

CLEC – UAICF

CONCOURS LITTÉRAIRE 2021

Prose à sujet libre

Pourquoi ?

Aline Cordier, 1er prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°308

C'est drôle la mémoire, hein !

On croit que c'est parti, fini et, pour une broutille, c'est là, ça revient.

Ils en avaient pris des gants pour me demander : « Vous, madame Germain, vous avez le doigté. Vous en avez vu tellement déjà. » Moi, je sens du louche là-dessous, je suis bien décidée à me tenir tranquille. Faut dire que ces dernières années, ça n'a pas été de tout repos. Alors je laisse venir. On dit faire le mort, c'est ça ? Moi, je faisais la morte. Pour eux, pour eux seulement. Parce que justement je m'étais dit « à présent les gosses ont grandi, on a réussi à en surmonter pas mal des traquenards de la vie, des coups de dents. Tu te calmes, tu popotes, tu te reposes. Et tu t'occupes un peu plus de toi... Serait temps. Change de vie. Vrai, c'est pas quand l'âge aura tout éteint que je vivrai enfin pour moi. Un peu. Juste un peu... » Oui j'aspirais à ça.

C'est drôle la mémoire, hein !

Moi ce que j'aurais aimé ? Aller à la bibliothèque. Tu ne me croiras pas ma p'tite mère, mais je n'y étais jamais entrée. Je me disais, là-bas c'est pas pour toi. Dans le journal qu'ils distribuent gratuit dans les boîtes, j'avais vu des photos. Tous ces mêmes, les quinquets grands ouverts, qui écoutent les histoires, des mamans assises à côté, les veinardes. Et sur l'autre page, je reconnais des dames du quartier. La dame du cinquième qui me dit toujours bonjour, pas bégueule du tout. On les voit assises autour d'une table et autour d'elles, des livres, plein de livres... Je me dis on fait comment pour choisir ? Parfois je rêvais que la dame du cinquième me propose de venir avec elle. Là je suis sûre, même avec toute ma peur qui fait des nœuds dans ma gorge et qui fait trembler mes mains, j'aurais dit oui. J'en avais tellement envie que je n'osais plus la regarder la dame du cinquième. Quand elle était à la boulangerie en même temps que moi, je tremblais qu'elle m'adresse la parole. Je suis comme ça, moi. Dans ma tête ça ose, ça se lance, ça vit, et dans le vrai de la vie, ça se cache.

Finalement, lorsqu'ils sont revenus avec tout leur baratin qui me fendait le cœur, on s'est regardés avec Étienne et... on a dit on essaie.

C'est pas pour dire, maman, mais je crois qu'on y était arrivés.

Oh ! pas facile, surtout les débuts. Mais à force de chercher chacun sa place. De voleter de-ci de-là. De se tester, comme des qui ont besoin d'avancer pour savoir jusqu'où ils peuvent aller creuser au dedans, ouvrir, tendre les bras, sortir les mots du fin fond.

Dès qu'on aurait posés sur un fil pour traverser, pour faire comme ces gens du cirque qui savent même courir ou sauter sur le fil, avec de l'équilibre à revendre. Des funambules, c'est beau ce mot, ça sonne longtemps et

doux dans l'oreille. Sauf que nous on n'avait pas l'essentiel : ce qui aide à garder l'équilibre... on balançait, mais seuls. Alors, traverser on a eu du mal ! On a, comment dire..., bégayé longtemps !

Enfin quand je dis bégayer, c'est pas juste non plus. Je parle juste pour moi. Étienne, tu l'connais, il dit toujours ça va aller.

On essayait quoi. Parfois j'avais les bras tellement fatigués, et le cœur qui se tordait dans tous les sens. Faut dire, il en voyait de drôles, le cœur. On a beau l'avoir astiqué et fait large et tendre comme un qu'aurait encore des promesses de douceurs à donner et qui se les planque en attendant la bonne heure, le jour d'ouverture... eh bien, parfois il fait des siennes le coucou, il se dérègle, il se met à trembler si fort que ça t'ébranle les côtes. Tu te les tiens mais pas de rire. Tu crois que tu vas exploser, ou alors tu rêves de te coucher et dormir, dormir, dormir longtemps, car ta tête et tout ton dedans ça veut plus fonctionner. Et il y a eu ce jour...

C'est drôle la mémoire, hein ?

Je crois que ce jour-là je commençais à me dire c'est foutu. Vaut mieux renoncer. À la manière dont on mitonnerait un diner d'adieu, je m'étais mise à la cuisine comme aujourd'hui pour faire du baume, de l'onguent pour le dedans. C'était ma façon à moi de calmer mon sentiment qui faisait un boucan d'enfer, mécontent qu'il était de se voir toujours barrer la porte. Ce jour-là, oh ! j'me rappelle, il y avait un soleil insolent qui me narguait, me faisait toutes ses promesses de bonheur et de beauté. Menteries, car dedans ça gelait. Me fallait du qui réchauffe. Alors forcément, les oignons, beau prétexte à laisser couler un peu de cette eau glacée qui noyait mon cœur.

Soudain, sa menotte a tiré mon bras, ses grands yeux noyés m'ont chaviré le cœur et j'ai entendu, oui les premiers mots, ses premiers mots : « Pleure pas ! » Oh l'averse qui a dévalé de mes yeux, mais c'était du ritpleure, des larmes scintillantes, il était dans mes bras. Enfin. Tout à coup on était serrés les uns contre les autres, à se tenir enfin chaud. On était devenus presque une vraie famille.

Alors, pourquoi ? Pourquoi on sème le chaud et on récolte ce glacé là, tout soudain ? Ce grand creux de la vie. Ce trou. Qui vous absorbe tout entier. Qui vous tord tout l'intérieur à hurler parfois.

Pourquoi il a fait ça ? Oh bien sûr y'a eu les années douces. Même si elles ont mis du temps ! Tu l'as compris p'tite mère, tu me connais, j'avais fini par accepter leur proposition. J'avais quand même mis des conditions. « Si ça ne va pas au bout de six mois... », puis j'ai prolongé, six autres mois.

Ma p'tite mère à moi, que j'ai tellement secouée parfois avec mes brusqueries que t'as dû souvent en avoir ta dose de glace au cœur. Jamais une remontrance. Jamais une dérobade. Quand j'avais besoin t'étais là. Eh bien tu vois, tout ce que tu as semé d'amour c'est ressorti, ça m'a permis de tenir. Et on avait réussi. Presque.

Parce que des blessures pareilles, ça doit pas se réparer vraiment... on rapetasse, on colmate... T'étais déjà plus là p'tite mère, quand il est arrivé. Toi aussi tu aurais fondu. C'était un petit tas d'os à peine recouvert. J'osais pas le prendre dans mes bras. Peur de le casser. Tout crispé qu'il était dans sa peau. Ses grands yeux comme deux flagues, sans reflets, sans lumières... étales. Une petite chose à peine vivante. Deux ans, huit kilos ! Mais qu'est-ce qu'on lui avait fait endurer pour qu'il devienne ça, ça ! Avec Étienne on était terrassés. Mais on n'a pas hésité longtemps. On a empoigné nos forces. On s'est empoignés souvent aussi. On n'a pas eu besoin de faire une réunion pour la grande concertation, le grand branlebas des mots et la branlette des idées. On a redressé le dos. J'ai dit « la bibliothèque, je verrai plus tard, j'ai le temps ». Finalement, grâce au petit, j'y suis allée quand même. Mais c'est une autre histoire. On brouillonnait la vie, on se disait faut tenter. Il faisait pas mal de bêtises quand même, le pauvre mioche même qu'Étienne l'aurait bien reconduit plusieurs fois. Il a même eu la tentation de partir, Étienne, il disait qu'il ne supporterait pas davantage. Mais il savait pas où aller alors il est resté. Pourquoi, après, il a fait ça mon petit ?

C'est drôle la mémoire, hein ?

T'es dans le noir, le flou, tu attends, tu sais plus et c'est comme le cadeau des ognons bon sang, ça te remet ce chaud en tête... Tout ce bonheur qui avait éclaboussé soudain. Dis, est-ce que ça valait le coup vraiment puisqu'aujourd'hui j'en suis là à me demander pourquoi ? Attendre, espérer un peu c'est le rythme de la vie ? Notre vie à nous ? Du chaud du froid, du beau du laid et, pour finir, ça !

Étienne, il n'a pas eu ce chagrin-là. La maladie l'a grignoté. Il est parti avant.

Parfois mon cœur s'affole, je crois le voir mon petit, là-bas sur le parvis, puis tout se brouille devient flou. Le médecin dit que c'est l'œil, il vieillit. Il vieillit plus que le reste faut croire. Marcher, je peux encore. Parler aussi et même rêver ! Oh ça rêver ! Il dit qu'avec l'âge les yeux se racornissent, et deviennent trop secs. Trop secs, ça ferait presque rire non ? J'ai pas demandé si c'était de les avoir vidés si souvent. Il aurait ri le médecin... j'aime pas quand on rit de moi. Qu'on se moque. Comme à la bibliothèque un jour. Oui, j'y suis entrée finalement, c'est un de ses petits miracles. Fallait que je l'accompagne ce gosse, il avait tellement peur de tout ! Alors moi j'ai remballé la mienne de peur. Le petit, quand il était là-bas, je parle de la bibliothèque, il rayonnait. Il venait sans cesse me tirer pour me montrer quelque chose.

Alors j'ai pris l'habitude, je me sentais fière, comme les dames que j'avais vues sur les photos et qui accompagnaient leurs enfants. Oh ça je lui en ai raconté des histoires, il en redemandait sans cesse, il avait tant de mal à l'école pour lire.

Moi aussi avec le temps j'ai fourré mon nez dans les livres. C'était presque une deuxième maison puisque le petit y était si bien. J'ai continué même après. Après lui. Jusqu'à ce rire. Je parle d'un livre que je viens de finir à la dame de la bibliothèque. Car même ça, j'ose à présent. Et je bute, je cherche, je fais une erreur sur le nom de l'auteur. Celle qui attend à côté se met à rire. Sûr que c'est de moi qu'elle rit.

Je ne vais plus à la bibliothèque.

Je m'assois près de la fenêtre. J'attends. C'est ma façon de rêver. De croire, et là sur le parvis... Toi bien sûr tu peux rien voir de là où tu es ! C'est bien la même démarche !

Il avait quand même drôlement progressé ! Au début son pas était si maladroit. Comme si partout des dangers le guettaient.

Dans les lieux qu'il connaissait, il courait. Il courait et il riait. Et il m'embrassait. Cette démarche, oui, on dirait.

J'ai le dos glacé. Les épaules, les bras. Les joues. Même les os. Les dents. Le froid prend toute la place.

Pourquoi il revient pas ?

Je suis bien ici. C'est grand. Et le parc, oh le parc. Superbe. Dans la journée le grand portail s'ouvre sans cesse. Beaucoup de gens vont et viennent. Je regarde. Je me sens bien. C'est une autre vie. Je lis beaucoup. Pas envie de parler. Les mots sont coincés. Je sais plus trop à quoi ça sert. Le soir je fuis la télé. Avant j'aimais ça. J'avais mes émissions. Mais c'était avant. La vie de dehors ça ne m'intéresse plus. Une dame passe régulièrement pour prêter des livres. Après quand j'aurai tout lu, je ne sais pas comment je ferai. Ici aussi il y a une bibliothèque. Mais impossible d'y aller. Mes genoux plient dès que j'approche, c'est la grande tempête et je sens que je vais tomber. La seule fois où j'ai voulu me forcer, je me suis retrouvée en bas des marches. Rien de cassé, heureusement. Juste deux gros pansements, à la tête et au genou gauche qui me fait encore bien mal. Je boite comme une vieille. Une vieille ridicule qu'a encore peur qu'on se moque et qui continue d'attendre d'espérer d'y croire...

Cet après-midi je suis allée lire sur mon banc préféré. À côté du grand portail. De là on peut voir tous les visiteurs. Pas un souffle de vent. On dirait que l'air s'est figé. Une chaleur qui plaque ses doigts gluants sur vos épaules. Je deviens de plus en plus molle. Si je demeure ainsi longtemps, peut-être trouvera-t-on mes restes : un petit tas de vêtements dans une grosse flaque à la fin de la journée. Comme dans le poème qu'il aimait tant, de Prévert, je crois. Celui-là, il le savait en entier, même qu'il l'avait récité et que la maîtresse l'avait félicité. Il était drôlement fier !

Oh la la, il tape vraiment trop fort le seigneur là-haut, je n'suis pas la seule à être comme une loque, tout le monde se traîne, se courbe. Même les belles roses du jardin cherchent à mettre la tête au frais, à rejoindre la terre.

Y'a guère que des herbes qui se redressent encore. On dit qu'elles sont mauvaises. Ça me les rend sympathiques. Elles ont un bien joli nom : graminées. Personne ne daigne les regarder. Moi je les aime pour ça. Elles font pas d'esbroufe. Elles tiennent le coup c'est tout. Et comme elles sont fières et droites. Comme lui quand il était revenu du CAT. Il avait gagné sa première paye. Il jubilait. Il disait qu'il allait économiser pour faire un grand voyage. Après il y a eu ce jour. Ce jour au bar. Quand il est revenu, je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il ne parvenait plus à parler. Ni à marcher. C'est un voisin qui l'a ramené. On lui avait tout volé.

Ça a fait comme une grosse marche arrière, tout est devenu compliqué. Il faisait des fugues, revenait de moins en moins souvent.

J'peux pas m'empêcher, je crois le voir partout. Là, celui qui sort de la voiture ? Non, c'est pas mon petit !

Mais c'est vers moi qu'il vient ! Il me tend une enveloppe. C'est pour moi, je demande. Il parle. Je ne comprends pas ce qu'il dit. Je ne comprends pas. Je ne veux pas. Mes oreilles sifflent. Un bruit d'enfer !

C'est drôle la mémoire, hein ?

J'ai eu comme un grand blanc. Qu'est-ce que je fais là, dans ce lit. Avec cette lettre dans la main. Je ne dois pas l'ouvrir. Je ne dois pas. Je suis bien. Je suis...

Je...

Jusque là...

Christine Verset-Moingeon, 2e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°308

Une marche, puis deux, puis trois...

Jusque-là tout était normal. Tout allait bien. Oui, monsieur, tout allait bien.

Cela fait combien de temps que nous habitons là ? Trente-six ans, je crois. Si tout n'avait pas été normal, vous pensez bien que nous l'aurions remarqué depuis un moment. Ça fait si longtemps que nous sommes là. Non ?

Je peux donc vous l'affirmer, monsieur, tout était normal.

Notre maison est une maison ordinaire. Tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Elle ressemble à toutes les maisons du lotissement. Je vous assure. Pourquoi est-ce arrivé ? Bien malin qui pourrait nous le dire. Et pourquoi à nous ? Qu'avons-nous fait pour cela ? Vous savez, mon mari et moi sommes des gens discrets. Nous ne voulons aucune histoire avec les voisins. Nous ne faisons pas parler de nous. Chacun chez soi. Chacun vit sa petite vie tranquille. Rien d'extraordinaire !

Le quartier lui-même est un quartier ordinaire. Semblable à tous les quartiers. Des maisons. Des rues. Des gens qui circulent dans ce quartier. Qui se saluent. Parfois. Pas toujours. Des squares. Vides en général. Mais rien d'étrange !

Le problème a commencé il y a quelque temps déjà. Sans faire de bruit. Par surprise en quelque sorte. Rien ne semblait avoir bougé dans le quartier, dans la rue, dans la maison. Rien. Absolument rien. D'ailleurs dans ce quartier rien ne bouge jamais. Et pourtant...

Dans notre maison il y a un escalier. Comme dans toutes les maisons de ce quartier. Un escalier ordinaire, lui aussi. Avec des marches normales. En bois. Pas un bois luxueux, mais en bon état, et agréable à regarder. D'une douce couleur. Un peu roux. J'aime toucher ce bois, si doux sous la paume. Pour aller du rez-de-chaussée à l'étage, on compte quatorze marches. Puis de l'étage aux combles, quinze marches. En tout vingt-neuf marches que je monte et descends tous les jours. Plusieurs fois. Je les monte et je les descends sans même y penser. Enfin comme tous les habitants de ce quartier, monsieur. Nous avons tous la même maison. Rien de bizarre donc, mais c'est fou le nombre de fois que l'on monte et descend un escalier dans une journée ! Sans sortir de chez soi, on en fait des promenades !

Une marche, puis deux, puis trois... Jusqu'à quatorze, et souvent jusqu'à vingt-neuf.

Un jour pourtant, en les comptant...

Une marche, puis deux, puis trois...

Au premier palier j'ai réalisé que je n'en avais que treize. J'ai poursuivi jusqu'au deuxième palier et, là, il n'en manquait aucune entre le premier et le deuxième palier. Cependant, de vingt-neuf marches, nous étions passés à vingt-huit. Comment cela avait-il pu m'échapper ? Une marche manquante, monsieur, aurait dû attirer mon attention. Ne croyez-vous pas ? Je me suis demandé comment j'avais pu ne pas noter cette disparition. Moi qui suis d'habitude si attentive. Rien ne m'échappe. J'aurais dû faire un grand pas à un moment donné. Non ? Eh bien, pas du tout. Une marche manquait et rien d'autre n'avait bougé dans le temps et l'espace. À midi, quand il est rentré, j'ai attiré l'attention de mon mari sur ce fait. Il a ri et m'a juste dit : « Oh, toi et ton imagination débordante ! »

J'ai ri aussi, mais tout de même... J'ai ri pour ne pas l'inquiéter. Malgré tout n'était-ce pas étrange, cette marche manquante ? Dans l'après-midi je suis montée dans les étages plusieurs fois sans faire attention. En fin de journée, la fameuse marche me revint à l'esprit. Je me mis à recompter les marches avec application. Elles étaient toutes là. Malgré tout, cette marche absente, même peu de temps, avait fini par me troubler. Ce n'était pas normal. Pas normal du tout. N'est-ce pas, monsieur ? Qu'en auriez-vous pensé vous-même ?

Une marche, puis deux, puis trois...

À partir de ce moment-là, j'ai décidé de compter les marches chaque fois que j'emprunterais l'escalier. Si par hasard quelque chose me distrairait, je redescendais ou remontais l'escalier, selon le sens dans lequel j'allais, afin d'être certaine que je comptais bien et qu'aucune marche ne manquait.

Durant quelques temps tout se passa bien... Ou presque... Car je voyais bien l'air qu'avait mon mari. Lui aussi semblait inquiet. Il se demandait, sans doute, où avait pu passer cette marche qui s'était volatilisée pour

revenir. Il ne me quittait pas des yeux quand il me voyait compter et recompter. Attendant le verdict. Vraisemblablement.

Puis un jour cela se mit de nouveau à dérapier, monsieur. Non seulement il manquait deux marches jusqu'au premier palier, mais il en manquait une également pour aller jusqu'aux combles.

Une marche, puis deux, puis trois...

Trois marches étaient portées disparues ! Je fis mine de ne pas me préoccuper de cette nouvelle disparition, mais, monsieur, mon cœur battait la chamade. Où avaient-elles pu passer ?

Les jours suivants je remarquai que de vingt-neuf elles pouvaient passer à trente, voire trente-deux ! ce fut l'affolement. D'où venaient-elles ? Qui avait pu les installer et allais-je devoir les garder chez moi ? Définitivement ?

Un midi quand je racontai cela à mon mari, monsieur, il ne rit pas. Il ne riait plus ! Il me prit le coude, me conduisit au pied de l'escalier pour me faire compter à voix haute les marches.

Une marche, puis deux, puis trois...

Arrivés dans les combles, nous avons pu constater que toutes étaient là. Pas une de plus, pas une de moins ! J'étais si contente que j'ai embrassé mon mari, mais lui ne semblait pas si heureux que cela. Pour le rassurer, j'ai dit tout haut et en articulant bien :

« Tu vois, il y a vingt-neuf marches. Vingt-neuf ! Elles sont toutes là... Pas une de plus, pas une de moins... Mais crois-tu que cela va durer ? Dis, jure-moi qu'elles ne vont plus partir... Allez, jure... »

Il a juré, m'a serrée très fort dans ses bras, mais je n'ai pas su vraiment s'il était soulagé ou non. Il m'a dit : « Repose-toi, cela va passer. »

Mais cela a continué.

Certaines fois, les marches disparues entre le rez-de-chaussée et le premier palier se retrouvaient entre le premier palier et les combles. Il y avait bien vingt-neuf marches, mais pas au bon endroit.

Je n'en dormais plus. Je guettais le moindre craquement la nuit, croyant entendre des marches partir ou revenir, revenir, partir, comme pour me narguer, comme pour me montrer qu'elles pouvaient n'en faire qu'à leur tête.

Ce qu'il y a de plus troublant c'est que ma rue est en contrebas d'une avenue et que pour passer de la rue à l'avenue on doit emprunter un escalier de cinquante-deux marches. Eh bien, monsieur, vous ne me croirez peut-être pas, mais je m'en suis rendu compte, cet escalier, aussi.. Une marche, puis deux, puis trois... N'a pas toujours le même nombre de marches !

Alors j'ai peur et je ne veux plus sortir. C'est affreux.

Je suis ravie que vous acceptiez de m'accueillir dans votre établissement. En rez-de-chaussée. Mon mari semble soulagé. Il sait que je n'aurai plus peur. Lui, il accepte courageusement de retourner vivre chez nous. Ici tout le monde est gentil avec moi. Je n'ai plus d'escalier à monter et à descendre.

J'ai vu sur le sol du couloir des dalles noires et des dalles blanches. Une dalle, puis deux, puis trois...

Archéologue du merveilleux

Daniela Laurans, 3e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°309

La librairie où je travaille depuis peu est un vrai labyrinthe et elle se déploie sur plusieurs niveaux. Il arrive parfois qu'un client s'égaré dans les rayons et qu'en riant, il me dise, « Mademoiselle, je me suis perdu ! » Et puis toujours en riant, qu'il ajoute « Oh ! Ce n'est pas grave, j'ai trouvé beaucoup de livres que je ne cherchais pas. » La clientèle d'habitues semble mieux saisir la cartographie des lieux et se débrouille à peu près pour se repérer dans les méandres livresques. Il est parfois plus facile de s'orienter dans de sinueuses galeries menant à de charmants recoins cachés que dans un long et interminable couloir bien droit où chaque tableau se trouvant devant soi est identique à celui qu'on laisse derrière.

Après le labyrinthe, il y a cette grande salle aux allures de salle de bal. Au centre de la pièce est suspendu un énorme lustre brillant. À pampilles. Les livres, sur les étagères, s'irisent des reflets du lustre, ce qui leur confère comme un air magique.

Dans les nombreux recoins, la gérante a eu l'idée de placer des fauteuils crapauds. Les clients s'y installent, peuvent parcourir un ouvrage ou même le lire tranquillement. Ces petits coins dérochés invitent à la rêverie. Lieux confidentiels où nulle agitation n'a cours, espaces hors du temps, trous noirs éclairés par une lumière tamisée, ils sont le pendant de la grande salle au lustre brillant.

Depuis quelque temps, j'ai relevé la présence régulière d'un jeune homme. Il s'installe toujours dans le même recoin mansardé, choisit un livre, toujours dans le même rayon. Il retourne s'asseoir, toujours sur le même fauteuil crapaud, il croise ses jambes et alors on voit dépasser des mocassins en cuir souple marron. Parfois il achète le livre parcouru, plus souvent, il prend quelques notes et repose finalement l'ouvrage. Le naturel avec lequel il déambule dans la librairie me surprend, comme si c'était lui qui en avait conçu les plans. Ou comme si la disposition irrationnelle des rayons lui convenait parfaitement.

Ce garçon m'intrigue, son allure, son style particulier... Je suis curieuse ; je ne m'en cache pas, alors la gérante me raconte. Il fréquente la librairie depuis environ un an et prépare un mémoire de thèse. Une ou deux fois, ils en ont discuté, elle ne sait plus très bien, une thèse doctorale en lien avec les contes, lui semble-t-il. J'aimerais en apprendre plus sur le travail de recherche du jeune homme. Passer son temps à analyser des contes, cela me paraît si insolite. Je me demande d'ailleurs quelle utilité pourrait avoir une telle recherche. Un après-midi, je me hasarde à lui poser la question. Mon pragmatisme transparait sans doute, car il lève la tête, amusé, mais distant, et me répond par deux autres questions : « L'utilité est-elle une nécessité ? Et d'ailleurs, qu'entendez-vous par utile ? Je m'offre le luxe de passer du temps à une tâche sans aucune finalité économique. Oui, pour certains, cela équivaut à ne rien faire... »

C'est ainsi que s'engage notre première conversation. Nous échangeons nos prénoms : il s'appelle Gaétan ; il prépare effectivement un doctorat de lettres. Le sujet de sa thèse ? « Où réside le merveilleux dans le conte de fées ». Un projet aux airs simpliste, selon moi. Des fées, des baguettes et des miroirs magiques, des lutins, des mondes enchantés, quoi d'autre ? C'est ce que j'avance. Il rétorque : « Ma chère Isabeau, mon travail ne consiste pas à inventorier les éléments ou personnages surnaturels du texte. C'est une question de regard, d'angle de vue. Tenez ! Je vais vous donner un exemple ! Comment expliqueriez-vous que le prince veuille absolument épouser une souillon qu'on nomme Peau d'Âne tandis qu'elle semble le parti le moins probable ? C'est justement là, dans cette invraisemblance à laquelle nous adhérons si facilement, que réside le merveilleux du conte ! Et non pas, dans les éléments surnaturels comme la fée ou l'âne au crottin d'or et de pierres précieuses ! Ce qui est merveilleux dans le conte, précise-t-il, c'est que ce merveilleux soit si naturel, qu'il nous détourne du réel pour nous y ramener indirectement. »

Bien que déconcertée par la désinvolture de ce jeune homme et sa singularité, je me rends compte qu'il exerce une fascination certaine sur moi. J'ai envie de poursuivre cette conversation et questionne encore « Et les trois robes, alors ? Les robes couleur du temps, couleur de Lune et couleur du Soleil ? Selon vous, Gaétan, relèvent-elles du merveilleux ? » Il m'explique que les idées de la fée sont certes très habiles, cependant rien de merveilleux là-dedans, puisque ce sont les couturiers, êtres sans pouvoirs surnaturels, et non la fée qui réaliseront l'exploit. Cerner le merveilleux du conte ne consisterait donc pas à en inventorier les personnages féériques.

Un jour de la semaine suivante, parmi les nouveautés livrées, je relève deux ouvrages susceptibles d'intéresser Gaétan, je fonce en réserve et les mets de côté pour lui. J'ai envie de revoir ce garçon, je dois me l'avouer. Et je compte un peu les jours en attendant son retour. Parfois les clients reviennent, parfois ils ne reviennent pas. On ne sait pas s'ils ont déménagé, changé leurs habitudes, s'ils ne lisent plus. On ne sait pas. On ne les revoit plus.

J'aimerais pouvoir l'inviter à déjeuner, mais pour l'heure, nos rencontres se limitent à nos discussions entre deux rayons de la librairie, conversations durant lesquelles refont surface mes lectures d'enfance. Je me souviens combien j'aimais candidement les objets brillants. Certes, c'est terminé maintenant, mais bien m'habiller, me coiffer est devenu une autre manière de me convaincre que la journée qui commence sera merveilleuse. Pourtant, la réalité de mon quotidien s'avère souvent décevante. Comme toutes les réalités. Gaétan a ses théories sur le sujet. « Le désir est déceptif, la déception vient de ce que vous cherchez à avoir. Moi j'essaie d'être. » J'écoute, tout en me demandant comment se limiter à « être » peut payer le loyer, même si j'en conviens, le sujet mérite quelque réflexion.

Assis sur le fauteuil crapaud, Gaétan me raconte toutes sortes d'histoires ; il commente ses recherches, me détaille l'état d'avancement de sa thèse. Le soir, il va à l'opéra, une autre manière de mettre du merveilleux dans sa vie. Il pense que les œuvres sont plus intelligentes que les hommes, que l'art est le meilleur moyen de vivre. J'acquiesce. Il poursuit. « L'aptitude à créer, personne ne peut s'en emparer. Et quand bien même voudrait-on voler une idée, mais qu'on la prenne donc ! Il en surgirait bien une nouvelle ! Peut-être meilleure que la précédente ! La capacité de création n'est pas un critère admis de réussite sociale. La course au pouvoir ? Bah ! Une cavalcade entre prédateurs. Qui apparait réussit. Qui frotte les cendres de l'âtre en haillons regarde briller les lumières de la salle de bal au loin, imaginant que c'est là qu'il faudrait absolument être. Mais l'art est plus vrai qu'une salle de bal ma chère Isabeau ! »

Je repense à ma garde-robe. Qu'on me prive de cet appareil, que je ne conserve que ce que je suis, que resterait-il ? La réussite telle qu'on l'entend n'est peut-être qu'une robe de bal avant minuit. Je le questionne encore : « Vous semblez si insouciant, si léger, moi, cette légèreté je l'ai perdue, comment faites-vous ?

– Plutôt que de vous demander comment je m'y prends, pensez plutôt pourquoi vous, ma chère Isabeau, vous l'avez perdue. L'important n'est pas de trouver des réponses, mais surtout de se poser les bonnes questions. »

J'aime comme il prononce « ma chère Isabeau ». Je me sens terriblement attirée par le charme excentrique et l'insolence désinvolté de Gaétan, pourtant quand je le regarde assis sur le fauteuil crapaud, jambes croisées, insouciant, mocassins marron aux pieds, je doute du bénéfice de ce sentiment naissant.

Nous nous revoyons régulièrement, toujours à la librairie. Puis un jour, enfin, nous déjeunons tous les deux. On parle beaucoup. Je l'invite. Il est d'accord pour un nouveau déjeuner, je l'invite encore. Il est d'accord pour d'autres déjeuners. Nous parlons toujours énormément, nos conversations sont si riches, si passionnées, mais c'est toujours moi qui paie la note. Mes tenues, mes chaussures, mes sacs à main, mes invitations à déjeuner. Et lui, il est. Je ne sais même pas où il habite.

Sa thèse avance à un bon rythme. Je ne l'invite jamais chez moi. Je l'invite encore à déjeuner. Parfois même à diner. Je finis par me lasser. Lui aussi. Son travail de recherche est presque terminé. Un jour je l'attends, il ne vient pas.

Le fauteuil crapaud de la librairie demeure inoccupé. Le thésard a fui. Ses mocassins marron foulent sans doute une autre librairie. Je ne considère pas cette rencontre comme un total échec. Nos discussions sur les contes, sur tellement d'autres sujets si passionnants, ces conversations animées, mais hors du temps, elles me manquent. Avec Gaétan au moins je m'amusais. Je rêvais. Désormais, c'est l'ennui qui me raconte des histoires.

Gaétan n'est jamais revenu, il a fait comme ces clients qu'on ne revoit plus. On ne sait pas pourquoi. Ils ne reviennent pas, c'est tout. Je le soupçonne cependant d'adresser, de temps à autre, quelques amis à la librairie et je récupère ainsi des bribes de nouvelles de mon thésard préféré. Doctorat en poche, il a voyagé, est devenu archéologue du merveilleux. On m'a expliqué en quoi cela consistait : une quête d'objets imaginaires ou réels faisant référence aux mythes fondateurs. C'est tout à fait le style de Gaétan de mettre les pieds dans un tel projet. Et puis quand les poches se sont vidées, le doctorant désargenté est rentré. Aux dernières nouvelles, il enseigne à l'université. Le fauteuil crapaud sur lequel Gaétan s'installait est toujours au même endroit, dans un recoin mansardé de la librairie. De temps à autre, je m'y assois, j'entre dans une forme de rêverie, je pense à lui, à nos conversations passionnées, à ses mocassins marrons, à son opéra, à Peau d'Âne, je reste là, sur le fauteuil de Gaétan, espérant je ne sais quoi, attendant que peut-être, quelque chose de merveilleux se produise.